
Sous le signe du jazz

« Le style du jazz est celui de notre temps, parce qu'il sacrifie à la volupté essentielle des hommes d'aujourd'hui : celle qui les livre, sans défense, à la griserie du moteur. »

ON nous annonce qu'il est à son déclin. L'Amérique serait en train de faire des infidélités au saxophone et au banjo et voici que les musiciens d'orchestre allemands sollicitent une loi protectionniste mettant leur industrie à l'abri de l'importation abusive de la syncope...

Beaucoup d'honnêtes gens se croiront tenus de pousser un soupir de soulagement et de s'écrier : « Enfin ! » Car, le jazz, conquérant ingénu et brutal, n'a jamais su se faire pardonner ses victoires. Il disparaîtra peut-être de notre civilisation avant que les artistes soient parvenus à dissiper les ridicules malentendus qu'un trop rapide succès a fait naître sous ses pas. Mais ne nous hâtons pas trop de l'enterrer. En dépit de la réaction germano-américaine nous ne sommes pas encore sortis de cette période de civilisation qu'on peut appeler « l'âge du jazz ».

Ouvrez, la nuit, la petite cassette magique d'un appareil de T. S. F., tournez les roues mystérieuses qui sont les serrures à secret du coffre-fort des ondes musicales, composez successivement les « maîtres-nombres » qui ouvrent, l'un après l'autre, tous les compartiments sonores de l'Europe et vous constaterez que l'humanité entière obéit au même

rythme : celui des *fox-trots* et des *blues* élastiquement fouettés par les baguettes du drummer. Aux quatre points cardinaux sanglote doucement un saxophone. Promenez dans les airs tout autour de la planète votre invisible filet et vous ramèneriez, luisants et brillants comme des poissons d'or, des éclats de trompette bouchée et des glissandos de trombone. Le jazz tisse autour du monde un grand voile de voluptueuse frénésie.

Il a créé, le premier, une langue universelle : il a donné à l'univers un *espéranto* musical. Il est le précurseur jovial et sarcastique d'un internationalisme mélodique. Glissez, entre onze heures et minuit, au-dessus de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Italie ou de la France : votre antenne captera exactement les mêmes harmonies. Toute l'humanité civilisée danse à la même minute, sur les mêmes thèmes de charleston. Le jazz a enfin matérialisé ironiquement d'une façon concrète la banale métaphore diplomatique du fameux « concert européen ». Lui seul a su en accorder les instruments et en battre la mesure.

Le snobisme, les fantaisies de la mode, le goût de l'excentricité et la passion élégante du « mélanisme » ne suffiraient évidemment pas à expliquer l'hégémonie aussi complète d'une petite formule orchestrale. Il faut bien qu'il y ait autre chose. Et, en effet, il y a autre chose. Il y a que le jazz est un mode d'expression artistique admirablement adapté aux heures troubles et intenses que vit actuellement l'humanité. Le jazz est la voix naïve et sincère de la civilisation de l'après-guerre. Sa force n'est pas d'essence exclusivement musicale : elle est d'ordre physiologique et philosophique.

Bien entendu, nous ne parlons ici que du jazz véritable et non pas des imitations et des contrefaçons à bon marché qui nous en sont couramment offertes, surtout en France. Il n'est plus besoin, Dieu merci, de dépenser des trésors d'éloquence pour démontrer aux musiciens de bonne foi que le jazz n'est pas un divertissement désordonné de nègres en délire. Il est, au contraire, le triomphe de l'ordre et de la précision dans la virtuosité technique la plus délicate. Il est une apothéose du rythme présenté par lui à l'état pur, dans des conditions de subtilité et de minutie ignorées jusqu'ici. Il unit la souplesse

la plus paradoxale à la plus impitoyable netteté métrique. C'est l'épanouissement d'une intelligence et d'une sensibilité de la mathématique.

Il nous a rendu le goût des timbres francs, des instruments isolés qui font loyalement leur confession publique. Musicalement, les apports du jazz constituent une féconde rénovation orchestrale qui laissera sa trace dans les œuvres symphoniques les plus sérieuses de demain. Depuis quelque temps les compositeurs commençaient à s'affranchir de la tradition classique de la suprématie des instruments à archets. Un Strawinski, par exemple, humiliait les violons en recherchant dans la famille des « cuivres » et des « bois » et même dans la petite usine de la « batterie » des accents nouveaux et des locutions inédites. Le jazz nous apporte dans ce sens une solution caractéristique. Il est la stylisation du lyrisme du métal. Il a réhabilité ce merveilleux violoncelle de cuivre qu'est le saxophone, il a obtenu du trombone et de la trompette des cris et des gémissements à la fois tendres et déchirants qui nous ont prouvé que ces instruments sous leur rude apparence cachaient des âmes frémissantes. Le groupe magnifique des instruments de Sax, injustement tombés dans l'oubli, représente une richesse orchestrale qui doit s'incorporer inévitablement à notre mise en partition classique. C'est au jazz que l'on devra cette résurrection.

Ce qui rend si puissant et si persuasif ce petit faisceau de timbres c'est cela et c'est encore autre chose. Le style du jazz est celui de notre temps parce qu'il sacrifie à la volupté essentielle des hommes d'aujourd'hui : celle qui les livre, sans défense, à la griserie du moteur.

Nous sommes au siècle de la motricité éperdue. C'est la grande joie moderne. Il ne s'agit pas, seulement, de ce besoin fou d'aller vite et de brûler la vie que nous imposent les nécessités économiques et sociales d'une civilisation féroce-ment utilitaire : je parle du plaisir obscur que nous prenons inconsciemment à écouter le ronronnement du machinisme qui nous broie. Malgré nous, le murmure des engrenages d'acier qui nous déchirent est devenu la musique hallucinante de la danse macabre qui nous entraîne. Musique lancinante mais,

qui, peu à peu, nous sidère et nous étourdit voluptueusement.

Autour de nous, la roue bruyante ou silencieuse multiplie sa giration d'astre. Notre œil ne rencontre partout que des tournoiements de cercles, de disques, de plateaux, de roues dentées, d'arbres de couche et de volants. Dans notre cerveau s'insinue l'extatique vertige qui enivre les derviches. Nous jouissons du privilège si neuf de transmettre à un mécanisme une part de notre fluide vital. Notre organisme éprouve un soulagement profond et une satisfaction orgueilleuse en chargeant un être d'acier d'accomplir à notre place un effort musculaire qui nous épuisait et nous asservissait. Nous sommes fiers de nos esclaves mécaniques et nous écoutons avec égoïsme battre leur cœur vigoureux.

Sensation d'exaltation et d'enrichissement de nos muscles et de nos nerfs prolongés scientifiquement. Ivresse de la voiture sans chevaux, de l'oiseau de toile et d'aluminium, de la dramaturgie électrique de l'écran, des enregistrements automatiques, de la musique perforée, des pianos pneumatiques, des orgues à vapeur et des machines parlantes. Toutes ces voluptés sont branchées en prise directe sur un moteur.

Bien qu'il n'ait rien de mécanique, le jazz contente en nous cet appétit obscur. Remarquons, en passant, que son expression la plus parfaite et la plus efficace réside dans le disque beaucoup plus que dans l'audition directe. C'est là, qu'épuré, stérilisé, débarrassé de ses éléments corruptibles, il apparaît dans toute sa séduction âpre, tendre et mélancolique. Mais même sous sa forme originale, il nous apporte cette docilité à la loi du nombre qui constitue pour nous un enchantement inavoué.

C'est que tout son équilibre sonore repose sur une solide substructure rythmique dont la régularité est réellement mécanique. Pendant que les instruments solistes s'abandonnent à toutes les fantaisies d'une improvisation apparente, la « batterie » scande la mélodie la plus flexible, avec la rigueur souveraine à la fois souple et infaillible qui fait la noblesse de la bielle ou du piston. Le jazz, qu'il s'agisse d'une danse allègre ou d'une méditation alanguie, c'est de la musique entraînée par une impitoyable courroie de transmission. C'est de la

musique où le rêve est en marche et où la poésie accomplit honnêtement un nombre déterminé de tours à la minute. Rien d'anguleux, d'arbitraire ou de cassant dans cette rigidité. Tout cela est vivant et élastique comme les cylindres d'une voiture automobile de grande marque. Mais, dans le choc sourd de la mailloche qu'anime une précision pendulaire, dans le crépitement des baguettes sur la caisse claire, dans la toux cave et sèche qui sonne creux dans le wood-bloc d'okumé, dans l'éternuement des cymbales, dans le feu d'artifice auriculaire des clochettes et des timbres, s'affirme une ponctualité rassurante qui rattache les envolées les plus audacieuses de notre imagination au substratum de la raison pure.

Le jazz est une musique qui tourne sur son axe comme la toupie enfantine, comme le rouet de l'aïeule, comme les chevaux de bois, comme les moteurs d'avions, comme les hélices des navires, comme la terre et comme le gigantesque carrousel des planètes. Il ne s'est emparé si tyranniquement de nos nerfs que parce qu'il est merveilleusement « accordé » au mouvement universel.

Issu de la profondeur de la sensibilité des nègres qui l'ont enfanté en dansant, il contente en nous de sourds appétits musculaires et organiques. Il opère sur toutes nos cellules une sorte de massage vibratoire lent et insistant qui nous met en état d'euphorie. La fièvre de danse qui s'est emparée du genre humain après le massacre est un phénomène psycho-physiologique très explicable : le succès du jazz a été conditionné par le même instinct.

Qu'on le veuille ou non, nous vivons sous ce signe musical. On peut en tirer toutes sortes de plaisanteries faciles et en profiter pour opposer la grossièreté du cosmopolitisme moderne aux nuances ethniques raffinées des siècles passés. Le jeu est aisé mais artificiel. Certes, le jazz s'oppose symboliquement à la guitare, comme l'a montré Duvernois, mais il représente un moment d'émotivité collective dont nous n'avons pas à rougir.

Il est à sa place dans notre siècle où l'individualisme est combattu comme une tare. L'*andante* d'une symphonie ou d'un quatuor représentait un orgueilleux isolement de la sensi-

bilité humaine en révolte contre le rythme de la vie quotidienne. C'était essentiellement une évasion et, sociologiquement, une trahison. L'ivresse dansante du jazz, c'est au contraire l'adhésion librement consentie à la rotation universelle. L'homme d'aujourd'hui renonce à sa personnalité et à son particularisme. Il accepte de travailler, de souffrir, de mourir et de s'amuser en équipe et même en troupeau. Il n'entre plus en lutte avec le courant qui l'entraîne. Il s'abandonne au torrent. C'est sans ralentir sa course qu'il vole au passage et comme par surprise, le plaisir des timbres et de l'harmonie, comme un soldat en marche cueille des mûres dans les épines d'un buisson. Ce plaisir un peu douloureux, un peu angoissé, il ose à peine l'avouer. Si, de temps en temps, sa sentimentalité fait trembler sa voix baillonnée par les sourdines, il s'en excuse aussitôt en se raillant lui-même par une cocasserie instrumentale, une excentricité enchiffrenée, un éclat de rire sardonique ou une pirouette.

Amertume, tendresse, besoin de s'étourdir, discipline résignée, grands élans, appétit de plaisir et tristesse diffuse, c'est tout l'homme d'aujourd'hui et c'est toute l'atmosphère du dancing. Toutes ces nuances se retrouvent dans la voix rauque et roucouillante des petits orchestres frénétiques et affectueux dont on a dit injustement tant de mal.

Ne méprisons pas l'âge du jazz. On ne comprendra que plus tard à quel point était pathétique sa lancinante nostalgie...

Émile VUILLERMOZ.